Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

11 | 2007

La transmission

Les enjeux de la transmission aux origines de l'humanisme : l'exemple de l'*Éloge de la ville de Florence* de Leonardo Bruni

Clémence Revest

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/565>

DOI : 10.4000/questes.565

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2007

Pagination : 7-16

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Clémence Revest, « Les enjeux de la transmission aux origines de l'humanisme : l'exemple de l'*Éloge de la ville de Florence* de Leonardo Bruni », *Questes* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/565> ; DOI : 10.4000/questes.565

Les enjeux de la transmission aux origines de l'humanisme :

***l'exemple de l'Éloge de la ville de Florence* de Leonardo Bruni**

Clémence REVEST

Je me propose de brosser une courte esquisse problématique de la question de la « transmission » en ce qui concerne un thème qui m'occupe plus particulièrement, celui des débuts de l'humanisme en Italie. Cette perspective m'a semblé d'autant plus intéressante que la transmission réactivée des œuvres littéraires de l'Antiquité est apparue aux yeux mêmes des protagonistes de ce mouvement comme l'élan originel de son essor. L'historiographie moderne a par la suite consacré, dès l'ouvrage fondateur de Jakob Burckhardt, l'expression de « redécouverte de l'Antiquité » pour qualifier ce phénomène¹, une expression qui a le grand défaut de reprendre au premier degré l'opposition métaphorique entre lumière et obscurité, propre aux humanistes, afin de distinguer Moyen Âge et Renaissance. Bien évidemment, cette vision délibérément manichéenne a depuis largement été battue en brèche et l'accent, surtout à partir de l'après-guerre, a été mis sur les modalités de cette « transmission » de l'Antiquité liée à la genèse de l'humanisme, c'est-à-dire sur les caractéristiques d'une attitude spécifique vis-à-vis de cet héritage et sur ses significations au cœur de la scène politique et intellectuelle de l'Italie du début du XV^e siècle : je me bornerai à rappeler les

¹ Jakob BURCKHARDT, *La civilisation italienne au temps de la Renaissance*, tr. fr, Paris, Plon, 1958 (1^{ère} éd. 1860). Voir en particulier la troisième partie de l'ouvrage.

noms de deux historiens majeurs au regard de cette évolution historiographique, Eugenio Garin et Paul Oskar Kristeller ².

Mettre au jour les possibilités offertes par cette avancée conceptuelle m'a paru possible grâce à un exemple tout à fait évocateur : celui de la transmission de la rhétorique grecque à l'humanisme par le biais de savants byzantins venus en Italie à la toute fin du XIV^e siècle, telle qu'elle est illustrée dans l'*Éloge de la ville de Florence*³ composé entre 1402 et 1404 par le jeune humaniste Leonardo Bruni⁴.

Résumons brièvement le cas proposé. Le texte consiste en un éloge total de la ville de Florence, de ses beautés, de ses qualités naturelles, mais surtout de sa *virtus* et de son amour absolu de la liberté, héritée de celle qui l'a fondée, la Rome républicaine. Ce panégyrique a été, de l'aveu même de son auteur, inspiré par les techniques de la rhétorique épидictique grecque, développées à l'époque de la seconde sophistique⁵. Il a pris pour modèle une des œuvres majeures du

² Leur bibliographie respective étant extrêmement importante et variée, je ne citerai ici que quelques ouvrages majeurs et généraux : Eugenio GARIN, *Moyen Âge et Renaissance*, tr. fr., Paris, Gallimard, 1969 (coll. Tel) ; ID., *L'humanisme italien*, Paris, Albin Michel, 2005 (1ère éd. : Tübingen, 1947) ; Paul Oskar KRISTELLER, *The Classics and Renaissance Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 1955 ; ID., *Renaissance Thought and its Sources*, New York, Columbia University Press, Michael MOONEY (ed.), 1979.

³ Édition critique la plus récente et approfondie : Leonardo BRUNI, *Laudatio florentine urbis*, ed. S. U. BALDASSARRI, Florence, SISMEL, Del Galluzzo, 2000. Une traduction française (thèse non publiée) : Leonardo BRUNI, « Oratio de laudibus florentinae urbis », éd. et trad. dans Laurence PRADELLE, *Traduction et commentaire d'œuvres de Leonardo Bruni Aretino*, thèse de doctorat de lettres sous la direction de Carlos Lévy, Université de Paris XII-Créteil, 1996-1997, p. 218-275.

⁴ Leonardo BRUNI est né à Arezzo vers 1370. Devenu un fervent disciple du chancelier florentin Coluccio Salutati dans les années 1390, il commence au début du XV^e siècle une carrière d'érudit marquée par la rédaction de l'*Éloge de Florence* et de ses premières traductions, et par son accession au poste de secrétaire pontifical en 1405. Revenu à Florence en 1415, il rédige une célèbre *Histoire des Florentins* et accède au poste de chancelier en 1427, qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1444. Une biographie très complète : Cesare VASOLI, « Bruni Leonardo », *Dizionario biografico degli italiani*, t. 14, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 1972.

⁵ Sur ce point, on peut consulter en premier lieu Laurent PERNOT, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1993.

genre de l'éloge de ville, l'*Oraison Panathénaïque* d'Aelius Aristide, rédigée en 150 après J.-C.⁶

Dans une lettre écrite en 1437 à l'archevêque de Milan, Bruni explique ainsi :

« Ce n'est pas sans réflexion ni à la légère que nous avons entrepris cet ouvrage, et nous n'avons pas avancé selon notre propre bon plaisir, à l'aveuglette et dans l'incertitude, par des sentiers inconnus, à la manière des voyageurs, mais Aristide (un célèbre orateur grec, un homme tout à fait éloquent, dont le très beau discours *De laudibus Athenarum* est conservé), sûr et certain de sa route, nous a servi de guide tout au long de ce chemin et de l'avancée de l'éloge. »⁷

Cet exemple précoce et avéré dans l'histoire de l'humanisme de réutilisation d'un texte rhétorique grec met en lumière, l'ensemble des enjeux identitaires liés à la notion de « transmission » aux origines de ce mouvement.

D'abord, ce cas fait apparaître un paradoxe tout à fait central : la transmission est conçue et revendiquée comme une rupture, une forme de subversion. Si la composition de la *Laudatio* n'intervient pas après une période de totale disparition du grec et de la rhétorique en Italie, elle s'inscrit cependant dans le cadre de deux ruptures quant à leur transmission.

Il s'agit en premier lieu d'une rupture de fait : l'instauration d'une tradition stable et féconde de l'étude du grec dans l'Italie centrale et septentrionale, qui non seulement diffère de celle des communautés hellénophones de l'Italie du Sud

⁶ AELIUS ARISTIDE, « The Panathenaic Oration », in *Aristides*, C. A. BEHR (éd. et trad.), Londres-Cambridge, Loeb Classical Library, 1976, p.6-275. Outre les ouvrages de Laurent Pernot, on peut toujours se référer à André BOULANGER, *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle de notre ère*, Paris, E. De Boccard, 1968.

⁷ « Non enim temere neque leviter id opus aggressi sumus, neque vagi aut incerti per semitas nobis incognitas, peregrinantium more, nostro ipsi arbitrato processimus, sed ducem itineris totiusque laudandi progressus certum indubitatum habuimus Aristidem, celebrem apud Graecos oratorem, eloquentissimum hominem, cuius extat oratio pulcherrima *De laudibus Athenarum* », Leonardo BRUNI, *Epistolarum libri VIII*, VIII, 4, L. MEHUS (éd.), Florence, 1741.

et de la Sicile, mais qui rompt également avec l'intérêt intermittent pour le grec, lié à quelques personnalités ou à des objectifs particuliers⁸, du reste de l'Italie durant le Bas Moyen Âge. En effet, le texte est rédigé peu après le séjour du byzantin Emmanuel Chrysoloras à Florence⁹, et, à la différence de Pétrarque et de Salutati, Bruni fait partie de la première génération d'humanistes à savoir le grec et à avoir accès à un corpus peu diffusé en Occident, dont il est l'un des premiers et des plus fervents bénéficiaires. Il est plus que probable que ce soit là le biais par lequel le jeune humaniste a pu connaître et s'exercer aux techniques de la rhétorique épидictique grecque¹⁰. On sait qu'Aelius Aristide et la rhétorique épидictique étaient appréciés à Byzance depuis la fin de l'Antiquité et que leur tradition y avait perduré¹¹. Il est également patent que deux autres élèves de Chrysoloras ont utilisé les discours d'Aristide : Cencio dei Rustici a traduit l'éloge de Bacchus vers 1416 à l'occasion d'un passage au concile de Constance et Niccolo Perrotti aurait traduit la lamentation pour Smyrne¹².

D'autre part, il s'agit d'une rupture quant à l'approche du texte, qui représente selon les humanistes un rejet des méthodes de leurs prédécesseurs. Parce que cette transmission procède d'un apprentissage rigoureux de la langue

⁸ Voir notamment Roberto WEISS, *Medieval and Humanist Greek*, Padoue, Antenore, 1977.

⁹ Il existe de nombreux travaux portant sur la venue de Chrysoloras en Italie et ses conséquences : Remigio SABBADINI, « L'ultimo ventennio della vita di Manuele Crisolora, 1396-1415 », *Giornale Ligustico*, XVII (1890), p. 321-336 ; Giuseppe CAMMELLI, *I dotti bizantini e le origini dell'Umanesimo, I, Manuele Crisolora*, Florence, Vallecchi, 1941 ; Nigel Guay WILSON, *From Byzantium to Italy*, Londres, Duckworth, 1992 ; Riccardo MAISANO, Antonio ROLLO (eds.), *Manuele Crisolora e il ritorno del greco in Occidente*, Atti del convegno internazionale di Napoli 1997, Naples, Istituto Universitario Orientale, Dipartimento di Studi dell'Europa Orientale e Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico, 2002.

¹⁰ Cette hypothèse a été défendue et étayée par plusieurs études, notamment Nicolai RUBINSTEIN, « Il Bruni a Firenze : retorica e politica », Paolo VITI (ed.), *Leonardo Bruni Cancelliere della Repubblica di Firenze*, Convegno di studi Firenze ottobre 1987, Firenze, Istituto nazionale di studi sul Rinascimento, Leo Olschki editore, 1990, p. 21, Giuseppe CAMBIANO, « L'Atene nascosta di Leonardo Bruni », *Rinascimento*, s.II, 38, Florence, Leo S.Olschki, 1998, p. 3-25, et Laurence BERNARD-PRADELLE, « L'influence de la Seconde Sophistique sur la *Laudatio Florentinae Urbis* de Leonardo Bruni », *Rhetorica*, 18, vol. 4 (2000), p. 355-387.

¹¹ Voir en particulier Nigel Guay WILSON, *Scholars of Byzantium*, London, Duckworth, 1983.

¹² Giuseppe CAMBIANO, *op. cit.*

grecque, Leonardo Bruni dénonce implicitement des formes « corrompues » de la transmission de la littérature grecque au cours du Moyen Âge. En choisissant de se référer spécifiquement au modèle antique, il ne fait aucun cas d'un Moyen Âge occidental qui n'ignorait pourtant pas l'éloge de ville – on pense par exemple au *De magnalibus Mediolani* composé en 1288 par Bonvesin de la Riva. Ce faisant, il balaie dix siècles de lente invention de codes rhétoriques¹³, rejetant, pour reprendre les mots d'Eugenio Garin, « une solution de continuité [de l'Antiquité] que le Moyen Âge avait pourtant mûrie et portée à l'exaspération »¹⁴.

Cet aspect fortement dichotomique est au cœur d'un des principes fondateurs de l'humanisme : un désir si effréné d'accroître la connaissance de la littérature antique qu'il associe toute concurrence ou précédent en la matière à une corruption ou une déformation.

Deuxième point tout à fait caractéristique, le fait que ce cas de transmission ait eu une portée mimétique immédiate. En effet, il ne s'agit là ni d'une traduction, ni d'un commentaire, ni d'une étude, mais d'une imitation visant à « recréer » le texte en le ramenant au temps présent. Ce rapport fécond à

¹³ Deux études importantes sur ce thème : John Kenneth HYDE, « Medieval descriptions of cities », *Bulletin of the John Rylands Library*, Manchester, John Rylands library, 48 (1965-1966), p. 308-40 ; Gina FASOLI, « La coscienza civica nelle *Laudes civitatum* », *Scritti di storia medievale*, Bologne, La Fotocromo Emiliana, 1973, p. 293-318.

On peut citer les exemples de *laudes urbium* médiévales suivants, sans prétendre à l'exhaustivité :

- **Milan** : *Laudes Mediolanensis Civitatis* (738-749) ; *De situ civitatis Mediolani* (c. 780-1000) ; Bonvesin de la Riva, *De Magnalibus Urbis Mediolani* (1288) ; Benzo d'Alessandria, *De Mediolano Florentissima Civitate* (c. 1316)
- **Vérone** : *Laudes Veronensis Civitatis* (796-806)
- **Padoue** : Giovanni da Nonno, *Liber ludi fortune* (c. 1318)
- **Pavie** : Opicino de Canistris, *Liber de Laudibus Civitatis Ticinensis* (c. 1328-1330)
- **Bergame** : Mosè del Brolo, *Liber Pergaminus* (1112-1133)
- **Lodi** : *De Laude Civitatis Laude* (c. 1253-1259)
- **Florence** : *Florentie Urbis et Reipublice descriptio* (1339)
- **Paris** : Jean de Jandun, *Tractatus de Laudibus Parisius* (1323)
- **Londres** : William Fitzstephen, *Descriptio Nobilissimae Civitatis Londoniae* (1173-1174)

¹⁴ Eugenio GARIN, *Moyen Âge et Renaissance, op. cit.*, p. 87.

la transmission est également illustré par le fait que la *Laudatio* a elle-même été imitée par d'autres humanistes au cours du XV^e siècle, relayant cette forme de la parole au service d'autres villes. En 1434 en particulier, alors que se posait la question du lieu du concile de Bâle, la *Laudatio* a été remise en circulation par Bruni afin d'appuyer la candidature de Florence, ce qui, au moment même de la constitution de la ligue antiviscontéenne entre Florence, Venise et le Pape Eugène IV, pouvait paraître viser directement la ville de Milan. Les humanistes en désaccord avec Bruni ont alors retourné contre lui son propre procédé. Lorenzo Valla a par exemple en 1435 appelé l'humaniste milanais Pier Candido Decembrio à répondre à l'éloge de Florence, ce que fit ce dernier en imitant la forme épидictique de Bruni, avec le *De Laudibus Mediolanensium Urbis Panegyricus* publié autour de 1436. Enea Silvio Piccolomini s'est à son tour inspiré de la *Laudatio* dans le portrait qu'il dresse de Bâle au cours d'une lettre datée du 28 octobre 1438 : il y démontre que la cité rhénane, au centre du monde, est la mieux placée pour le concile¹⁵.

Pour revenir au cas précis qui m'occupe, une comparaison entre les deux textes du *Panathénaique* et de la *Laudatio* fait ressortir leurs fortes similarités formelles, tant par des passages véritablement recopiés par Bruni, que par des parallèles dans le plan et les arguments utilisés¹⁶, comme le montre de manière très schématique le tableau suivant :

¹⁵ Voir à ce propos Vittorio ZACCARIA, « Pier Candido Decembrio e Leonardo Bruni », in *Studi Medievali*, s.III, 8, vol.1, 1967, p. 520-527 ; Antonio LANZA, *Firenze contro Milano (1390-1440)*, Roma, De Rubeis, 1991, p. 136-157 ; Antonio STAUBLE, « Due panegirici di città tra Rinascimento e Medioevo », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 38 (1976), p.163-164.

¹⁶ Antonio SANTOSUOSSO, « Leonardo Bruni Revisited : A Reassessment of Hans Baron's Thesis on the Influence of the Classics in the *Laudatio Florentinae Urbis* », John Gordon ROWE (ed.), *Aspects of Late Medieval Government and Society presented to J. R. Lander*, Toronto-Buffalo-London, University of Toronto Press, 1986, p. 29-46.

**Structures parallèles du *Panathénaïque* d'Aelius Aristide
et de la *Laudatio* de Bruni**

Résumé schématique du <i>Panathénaïque</i> ¹⁷	Échos dans la <i>Laudatio</i>
Exorde (1-8)	Exorde (1-4)
Site et situation de l'Attique (8-23)	Site et situation de Florence (5-45)
Peuplement (24-30)	Les origines du peuple florentin et la fondation de Florence (45-65 sauf 35)
Nourriture, partage de la découverte de l'agriculture (31-38)	Ressources (§35)
Honneurs reçus des dieux (40-48)	
Actions pacifiques, manifestant la <i>philanthrôpia</i> (49-74)	La protection contre les victimes d'injustices (79-85)
Exploits militaires (75-321) [Temps anciens, Guerres médiques, Pentécontaétie, Guerre du Péloponnèse, IV ^e siècle]	Luttes de Florence en Italie (66-110 sauf 79-85)
La langue attique (322-330)	Primauté culturelle (132-133)
Honneurs reçus des Grecs et des Romains (331-335)	
Supériorité globale d'Athènes (336-403)	Péroration : supériorité globale (§134)
Péroration (suite) : prière (§404)	Péroration (suite) : prières (§135)

On peut supposer que les listes d'arguments types fournies par les traités de rhétorique de la seconde sophistique, et je pense en particulier à celui de Ménandre I¹⁸, ont pu également fournir matière au panégyrique brunien. Cependant, la *Laudatio* n'est pas une imitation *ad litteram* de l'œuvre d'Aristide, ni même une application mécanique des méthodes de la seconde sophistique.

Sans pouvoir m'étendre plus longuement sur les divergences, je me bornerai à souligner la forte différence de contexte et par conséquent de visée entre les deux œuvres. L'Athènes qui est célébrée par Aristide n'est pas l'Athènes réelle du second siècle après J.-C., c'est l'Athènes symbolique de la grandeur grecque, foyer de l'identité hellénique. Dans un monde dominé par la

¹⁷ Laurent PERNOT, *op. cit.*, p. 324.

¹⁸ MENANDRE LE RHÉTEUR, *Menander Rhetor*, éd. et trad. ang. Donald Andrew RUSSEL et Nigel Guay WILSON, Oxford, Clarendon Press, 1981.

puissance de Rome, la célébration de l'Athènes éternelle constitue une réaffirmation du rayonnement culturel grec. Le discours a été prononcé lors des Panathénées de 155, dans un moment de solennelle survivance des représentations grandioses de l'identité de la cité. Le *Panathénaique* appartient pleinement au programme « atticiste » des sophistes grecs des II^e-IV^e siècles avant J.-C. Au contraire, la Florence célébrée par Bruni est bien vivante, et son éloge est le fruit d'un contexte brûlant, ancré dans l'actualité complexe des recompositions politiques de l'Italie centrale et septentrionale du Quattrocento.

Le jeune humaniste en effet rédige ce panégyrique à la suite de la campagne guerrière menée par le seigneur de Milan Jean-Galéas Visconti à l'orée du XV^e siècle, au cours de laquelle Florence n'a échappé à la terrible avancée de ce dernier que grâce à sa mort fortuite en 1402. L'image de Florence bastion de la liberté italienne, de la justice, digne héritière de la République romaine, participe d'une lutte politique très intense, et s'inscrit dans un ordre idéologique caractéristique du discours pro-florentin développé dès la deuxième moitié du XIV^e siècle¹⁹. Cet aspect du texte lui a d'ailleurs valu une fortune historiographique importante depuis l'élaboration du concept, aujourd'hui remis en cause, d'« humanisme civique »²⁰ par l'historien allemand émigré aux États-Unis Hans Baron. Dans son ouvrage fondateur, la *Crisis*, publié en 1955, ce dernier cherchait à prouver que, contrairement à l'identification faite par Burckhardt entre humanisme et culte de l'individu, l'humanisme était compatible avec un engagement politique au service du *bonum commune*, centré sur l'imitation du modèle cicéronien²¹. Plus précisément, cela signifiait pour Baron

¹⁹ Une étude majeure reste celle de Nicolaï RUBINSTEIN, « Florentine libertas », *Rinascimento*, s. II., 1986, p. 3-26.

²⁰ Le terme de *Bürgerhumanismus* est utilisé pour la première fois par Hans Baron en 1928 dans l'introduction de son ouvrage *Leonardo Bruni Aretino. Humanistisch-philosophische Schriften*, recueil d'écrits brunien accompagnés d'une chronologie de ses œuvres et de ses lettres. Voir Hans BARON, *Leonardo Bruni Aretino. Humanistisch-Philosophische Schriften*, Leipzig-Berlin, Verlag und Druck Von B.G. Teubner, 1928.

²¹ Hans BARON, *The Crisis of the Early Italian Renaissance: Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny*, 2 vol., Princeton, Princeton University Press,

que l'Humanisme né à Florence au Quattrocento n'était pas le prolongement naturel de l'Humanisme du Trecento mais une sorte de « nouveau départ », qui aurait trouvé ses racines dans la réaction de Florence aux guerres menées par Jean-Galéas Visconti. La menace viscontéenne est ainsi interprétée dans la *Crisis* comme un catalyseur, un « stimulus », créateur d'un nouvel humanisme engagé au service de l'idéal communal républicain de Florence. L'éloge écrit par Bruni est alors apparu comme l'exemple emblématique de l'engagement républicain des premiers humanistes, une vision qui influence encore aujourd'hui une grande partie des études anglo-saxonnes sur le sujet.²²

Travaillant sur ce texte, j'ai pensé à ce que dit le philosophe allemand Hans Gadamer dans son ouvrage *Vérité et Méthode*, lorsqu'il pose la question de la signification herméneutique de la distance temporelle : « La tâche de l'herméneutique, dit-il, est d'élucider ce miracle de la compréhension, qui n'est pas communion mystique des âmes mais participation à une signification commune »²³. Chrysoloras a amené en Italie les textes du corpus de la rhétorique grecque conservés par la tradition byzantine ; Bruni, lui, y a trouvé à la fois la clé de son engagement politique au service des institutions florentines et l'instrument de sa différenciation.

Ce que je veux mettre par là en exergue, c'est le fait que l'histoire de la transmission ne peut se faire sans une histoire de la réception. La transmission,

1955 (rééd. en un volume en 1966) ; la *Crisis*, comme on la nomme généralement, fut rapidement complétée par deux autres ouvrages : *Humanistic and Political Literature in Florence and Venice at the Beginning of the Quattrocento*, Cambridge, Harvard University Press, 1955, et *From Petrarch to Leonardo Bruni*, Chicago, Londres, University of Chicago Press, 1968. Sur les travaux de Hans Baron, on peut consulter Riccardo FUBINI, « Una carriera di storico del Rinascimento : Hans Baron », *L'Umanesimo italiano e i suoi storici*, Milan, Franco Angeli, 2001, p. 277-317.

²² James HANKINS, « The Baron Thesis after forty years and some recent studies on Leonardo Bruni », *Journal of the History of Ideas*, 56 (1995), p. 309-338. Voir également un recueil récent : James HANKINS (ed.), *Renaissance Civic Humanism: Reappraisals and Reflections*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

²³ Hans GADAMER, *Vérité et Méthode*, tr. fr., Paris, Seuil, 1996, p. 313 (1^{ère} éd. : Tübingen, 1960).

pour celui qui voudrait faire une histoire de la littérature, ne peut être seulement définie comme la postérité d'une œuvre au sens de ses successives heures de gloire ou de désaffection. Il nous incombe d'analyser les transmissions des classiques comme les forces actives d'un certain moment historique, de comprendre la « redécouverte » de l'Antiquité non comme un effacement de l'Histoire, mais comme une solution déterminée par son époque²⁴.

²⁴ Un article ancien mais suggestif à ce propos : Tudor VIANU, « La Renaissance et l'Antiquité », *Il mondo Antico e il Rinascimento, Atti del V Convegno internazionale di studi sul Rinascimento - settembre 1956, Firenze*, Florence, Sansoni, 1958, p. 107-110.